



J.A. BEAUCE.

Garibaldi.

Jeunes les font pâlir, les coups de discipline les font hypocrites, et c'est à force de pleurer les biens de la vie, qu'ils ont perdus et dont nous jouissons, que leurs yeux deviennent ternes.

— Enfin, dit Raoul, ce pauvre homme va avoir son prêtre; mais, de par Dieu! le pénitent a la mine de posséder une conscience meilleure que celle du confesseur. Quant à moi, je l'avoue, je suis accoutumé à voir des prêtres d'un tout autre aspect.

— Ah! dit de Guiche, comprenez-vous? Celui-ci est un de ces frères errants qui s'en vont mendiant sur les grandes routes jusqu'au jour où un bénéfice leur tombe du ciel; ce sont des étrangers pour la plupart : Écossais, Irlandais, Danois. On m'en a quelquefois montré de pareils.

— Aussi laids?

— Non, mais raisonnablement hideux, cependant.

— Quel malheur pour ce pauvre blessé de mourir entre les mains d'un pareil frocard!

— Bah! dit de Guiche, l'absolution vient, non de celui qui la donne, mais de Dieu. Cependant, voulez-vous que je vous dise : eh bien! j'aimerais mieux mourir impénitent que d'avoir affaire à un pareil confesseur. Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas vicomte? et je vous voyais caresser le pommeau de votre pistolet comme si vous aviez quelque intention de lui casser la tête.

— Oui, comte, c'est une chose étrange, et qui va vous surprendre, j'ai éprouvé à l'aspect de cet homme une horreur indéfinissable. Avez-vous quelquefois fait lever un serpent sur votre chemin?

— Jamais, dit de Guiche.

— Eh bien! à moi cela m'est arrivé dans nos forêts du Blaisois, et je me rappelle qu'à la vue du premier qui me regarda de ses yeux ternes, replié sur lui-même, branlant la tête et agitant la langue, je demeurai fixe, pâle et comme fasciné jusqu'au moment où le comte de La Fère...

— Votre père? demanda de Guiche.

— Non, mon tuteur, répondit Raoul en rougissant.

— Fort bien.

— Jusqu'au moment, reprit Raoul, où le comte de La Fère me dit : Allons, Bragelonne, dégainez. Alors seulement je courus au reptile et le tranchai en deux, au moment où il se dressait sur sa queue en sifflant pour venir lui-même au-devant de moi. Eh bien! je vous jure que j'ai ressenti exactement la même sensation à la vue de cet homme lorsqu'il a dit : « Pourquoi me demandez-vous cela? » et qu'il m'a regardé.

— Alors, vous vous reprochez de ne l'avoir pas coupé en deux comme votre serpent?

— Ma foi, oui, presque, dit Raoul.

— La suite au prochain numéro. —

#### MÉMOIRES

### DE JOSEPH GARIBALDI

PAR

ALEXANDRE DUMAS

#### UN MOT AU LECTEUR

Toute chose présente a sa racine dans le passé; — il est donc impossible de commencer un récit quelconque, que ce récit soit l'histoire d'un homme ou celle d'un événement, sans jeter un regard sur le passé.

Par les différentes phases de la vie que nous avons entrepris d'écrire, nous serons bien des

\* Tous droits réservés.

fois ramenés dans le Piémont, la terre natale de Garibaldi. Les hommes d'action politique, quand ils sont hommes de progrès, ont leurs heures de défaillance, dans lesquelles, comme Antée, ils ont besoin, pour reprendre des forces, de toucher cette terre de la patrie que Brutus, dans sa feinte folie, baisait comme la mère commune. Il est donc important que nous fassions une étude rapide de ce qui se passait en Italie de 1820 à 1834, époque à laquelle commence cette histoire.

Les guerres de la République et les envahissements de l'Empire avaient exilé en Sardaigne deux princes, qui, partis pour l'exil encore jeunes, en revinrent vieillards; c'étaient deux frères, dans la personne desquels se terminait la postérité masculine des ducs de Savoie : l'un qui fut Victor-Emmanuel I<sup>er</sup>, et l'autre Charles-Félix.

Tous deux régnèrent.

La branche cadette était représentée par le prince de Carignan, qui fit, en 1823, comme grenadier dans l'armée française, la campagne d'Espagne, où il se distingua particulièrement au Trocadéro.

En 1840, dans une audience qu'il me donna, il me montra son sabre de grenadier et ses épaulettes de laine rouge, qu'il conservait comme reliques de sa jeunesse.

Le roi Victor-Emmanuel I<sup>er</sup>, en montant sur le trône, qui probablement ne lui avait été donné qu'à cette condition, avait engagé sa parole aux souverains alliés de ne faire, en quelque circonstance que ce fût, aucune concession à son peuple.

Mais ce qui était facile à promettre en 1815, était difficile à tenir en 1821.

Dès 1820, le carbonarisme s'était répandu en Italie. Dans un livre qui est plus un livre qu'un roman, dans *Joseph Balsamo*, nous avons écrit l'histoire de l'illuminisme et de la franc-maçonnerie.

Ces deux grands ennemis de la royauté, dont la devise était ces trois initiales : L. P. D., c'est-à-dire *Lilia, P-dibus, Destruere*, eurent